



## **EMILIA CASONI dite Milou (1930)**

### ***fille de Fiorenzino Bizzari et Florida Depaoli***

« Je suis née en 1930 à Valbonne mais mes parents étaient italiens : mon père Fiorentino Bizzari était de Pistoia en Toscane et ma mère Florida Depaoli, de Nanto en Vénétie. Mes parents avaient deux fils nés avant moi en Italie. Les Chemises noires de Mussolini passaient dans les rues à cette époque et recrutèrent les garçons qu'ils habillaient de noir avec le fusil à l'épaule. Mon père qui avait fait quatre ans de guerre ne voulait pas que ses fils soient endoctrinés alors en 1927, la famille est partie et s'est installée à Valbonne. Mes parents n'avaient rien en arrivant. Mon père qui était métallurgiste en Italie a du travailler à la campagne. Ma mère était ouvrière agricole chez Dhumez à Argeville-en-Provence. Elle faisait aussi le ménage, le repassage, la couture.

Pendant la guerre nous habitions rue des Arcades. J'avais 12 ans quand elle a éclaté. Mes deux frères ont été enrôlés, l'aîné Albert, né en 1921, dans les troupes de Leclerc où il était radio, un poste très dangereux. Il a perdu beaucoup de copains en étant radio, ils ne sont restés que deux de son groupe. Mon autre frère Aldo né en 1922, a été envoyé en camp de jeunesse en 1942 avec une dizaine d'autres de Valbonne. Il était en Autriche.

Pendant l'occupation italienne les soldats italiens venaient souvent chez nous parce qu'on avait un poste de radio, ce qui était rare au village. Les Italiens écoutaient les informa-

tions. On arrivait de temps en temps à prendre Radio Londres mais pas tout le temps. Il y avait toujours un soldat qui guettait dehors parce que certains étaient fascistes et les autres pas. Alors quand celui qui était pour Mussolini arrivait, on éteignait la radio.

On avait un plaqueminier derrière le garage Glorio en bas du village et les Italiens mangeaient les kakis à moitié verts tellement ils avaient faim !

Pendant l'occupation allemande je suis restée là avec mon père. Ma mère et mes grands-parents sont partis à la campagne avec les voisins, rue des Fleurs, là où ils avaient des vignes et des oliviers. Ils dormaient dans le cabanon.

On a souffert de la faim parce qu'on n'avait pas d'eau pour cultiver, alors on ne pouvait pas faire de pommes de terre ni de légumes. J'allais une fois par semaine à vélo au Plan de Grasse. Je mettais le cageot derrière et je faisais le ravitaillement pour la famille et les voisins âgés. J'achetais du beurre et je prenais le lait au bout du chemin de Tuvéché. Si on en voulait deux litres on ne nous en donnait qu'un pour qu'il y en ait pour tout le monde. J'allais à l'école des filles rue du Frêne et là il y avait une cantine alimentée par M. Dhumez. Mais c'était rutabagas et topinambours !

Les Allemands venaient nous acheter du raisin servan. Ils étaient polis. Le soir ils passaient dans les rues, on entendait les bottes :

*boum, boum*. Ce bruit de bottes ça tétanisait tout le monde. Mon futur mari Pierre disait qu'il était pétrifié quand il allait travailler dans les champs vers les Fauvettes et qu'il entendait le bruit des bottes des Allemands venant de Beaumont.

Vers la fin de la guerre, alors que les Allemands étaient encore là, on allait danser au son de l'accordéon par le chemin des Moulins qui descend à la Brague sur une aire où on faisait de la farine. J'avais 15 ans. On était une dizaine parfois quinze, selon qu'on était libres. Il fallait rentrer avant le couvre-feu. C'était interdit alors. Si on nous chopait on nous envoyait en Allemagne. Mais quand même, pour danser, franchement !

Mon père a été réquisitionné comme beaucoup d'autres au village pour faire des tranchées.

Le 16 août 1944 mon frère Albert a débarqué à Cavalaire. On pensait qu'il allait venir à la



15 août 1945 première Saint-Roch après la guerre

maison, il avait demandé, ce n'était pas loin, mais on ne l'a pas laissé venir. Il est parti aussitôt pour la forêt Noire en Allemagne. Arrivé là-haut il a été fait prisonnier. C'est un vieux soldat allemand qui avait fait la guerre de 14 qui l'a aidé à se sauver.

Au village ça tirait au moment de la Libération. La nuit d'avant on a entendu un grand bruit. Mon père a dit : « *il y a quelque chose qui saute, ce doit être le pont* ». Il avait raison,

c'était le pont de la Brague.

Quand les Américains sont arrivés ils distribuaient des chewing-gums. Il y a eu un peu de bagarre vers Pierrefeu avec des tués parce que les Allemands s'étaient réfugiés là-bas. Après leur départ mon père a récupéré un vélo abandonné au Castellaras avec rétropédalage. On a été de partout avec ce vélo !

Pendant ce temps-là, mon autre frère, Aldo, était toujours dans le camp de jeunesse. On leur donnait à manger de la confiture avec les pommes de terre et ils avaient une sorte de devise : « *Patate, patate, un jour sans toi est un jour sans joie* ».

A la fin de la guerre ils ont formé un groupe et ils ont eu l'occasion de se sauver. Ils ont volé une jeep. Personne ne savait conduire à part mon frère qui possédait une moto. Ils ne savaient pas où était la lumière alors la voiture tapait à droite, à gauche. Ils vendaient des choses au fur et à mesure pour acheter de l'essence et à manger. A Gênes ils se sont fait voler la jeep qu'ils ont retrouvée grâce au commissariat. On la leur a confisquée à Vintimille. C'étaient des péripéties ! Enfin ils sont tous retournés en vie ! »



Troupe théâtrale Chabert « les 7 girls » 1946